



Cahiers d'Asie centrale

8 | 2000

La Mémoire et ses supports en Asie centrale

Couleurs et culture chez les Kazakhs

Sophie Renaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/598>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2000

Pagination : 101-121

ISBN : 2-7449-0135-0

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Sophie Renaud, « Couleurs et culture chez les Kazakhs », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 8 | 2000, mis en ligne le 05 février 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/598>

Couleurs et culture chez les Kazakhs

Sophie Renaud (Paris)

Köktemegir ! (“Que tu ne verdisses pas !”). C’est là la plus terrible des malédictions, qui signifie « Que tu n’aies pas de rejetons verts, que tu meures sans descendance ». Le vert (*kök*) est la couleur du printemps (*köktem*), et ce dernier, dans l’esprit des Kazakhs, est associé à l’enfance.

Mais *kök* désigne avant tout et surtout la couleur du ciel, notée parmi les premiers témoignages épigraphiques des Anciens Turcs, plus précisément des T’u-Küe orientaux du VIII^e siècle. À vrai dire, la traduction de *kök* par “bleu” n’est qu’une approximation. Ce terme de couleur désigne certes, la couleur bleue, mais aussi le bleu-vert des jeunes pousses, des fruits verts, le gris des cheveux, des pelages et des plumages, du métal, une couleur pâle de peau, et plus généralement des nuances indéfinies que l’on trouve dans le ciel. *Kök* désigne également le ciel lui-même, sans que la question de l’antériorité de l’un ou de l’autre, de la couleur ou de l’objet ait été résolue¹.

Voir et nommer les couleurs

Ainsi, comme pour les autres peuples turcophones d’Asie centrale, observe-t-on chez les Kazakhs une confusion au moins terminologique entre le bleu et le vert, un seul terme *kök* servant à désigner l’une et l’autre de ces couleurs. C’est seulement lorsque

les circonstances l'exigent qu'un Kazakh précisera *kökzil* (bleu ciel) ou *žasył* (vert).

S. A. Abdrahmanov prétend que le terme *žasył* qui signifie également "éclair" était tabou; le prononcer était s'exposer à être frappé par l'éclair, de sorte que, pour désigner le vert, on recourait au mot *kök*. Rivers², quant à lui, estime que cette confusion peut avoir une explication physiologique. La forte pigmentation rétinienne (jaune) des populations concernées absorbant de la lumière dans les courtes longueurs d'onde, elle aurait pour corollaire une moins grande sensibilité au bleu et au vert susceptible d'entraîner une fusion terminologique de ces deux couleurs chez de nombreuses populations d'Afrique, d'Amérique du Nord et du Sud, ainsi que d'Asie centrale et de Sibérie.

En revanche, dans la culture persane, en Transoxiane et au Khorezm, le vert est traditionnellement distingué du bleu, comme l'indique la perception des photismes colorés développée par certains maîtres du soufisme iranien du XIII^e siècle, perception selon laquelle le bleu correspondrait à un degré d'avancement tantôt inférieur tantôt supérieur au vert, selon les écoles³.

Plutôt que de révéler une incapacité réelle à distinguer le bleu et le vert, la confusion terminologique observée chez les Kazakhs nous semble résulter d'un découpage du spectre différent de celui qui nous est familier. En effet, avec un sens aigu de l'observation, les nomades distinguent des nuances de bleu telles que le bleu-vert (*kök*), le gris-bleu (*ala*), le brun-bleu (*zanqyr*), etc.

À côté des couleurs de base : *qara* (noir), *aq* (blanc), *kök* (bleu), *qyzyl* (rouge), *sary* (jaune), qui, dans la plupart des langues turciques, sont applicables à n'importe quel objet, il existe des adjectifs de couleur s'appliquant exclusivement aux animaux (bovins, chevaux en particulier) et parfois aussi aux cheveux, à la peau et aux yeux de l'homme. Il s'agit essentiellement de tons gris et bruns. À leur nombre étonnamment élevé, on constate que les peuples turcophones voient les dégradés de ces couleurs tels qu'ils se présentent dans la nature plutôt que de manière abstraite. L'observation des animaux et la nécessité de les reconnaître a abouti à la création d'un nuancier extrêmement développé, comme l'attestent les quelque cinquante noms utilisés par les Kazakhs pour désigner la couleur de la robe des chevaux.

Les Kazakhs se sont également attachés à nommer les particularités de la nature en fonction de leur activité principale, l'élevage transhumant. Ainsi ont-ils désigné non seulement le type de pâturage – par des références au relief, à la végétation, aux sources etc. –, mais ils ont également pris la peine de noter les détails du paysage susceptibles de servir de repères, d'orientation, d'abri pour le bétail en cas de mauvais temps, etc. Les couleurs en particulier sont très présentes dans les noms géographiques. *Aq* dans un toponyme peut être motivé par le terrain quartzeux, calcaire ou par une végétation de graminées. Il peut s'agir aussi d'une couverture neigeuse, d'un lac salé ou d'une eau tirant son origine de la fonte des neiges ou de glaciers. Aktûbinsk, déformation russe de *Aqtôbe*, signifie "Hauteur / colline blanche". Aqmola se traduirait par "Tombe blanche / cimetière blanc". Plutôt qu'à une teinte rougeâtre, Qyzylqum, qui signifie "Sables rouges", renvoie au sens figuré de *qyzyl* signifiant "nu". Le Qyzylqum s'oppose ainsi au Qaraqum, où pousse de la végétation⁴.

La nature et ses couleurs

Les éléments naturels sont également souvent caractérisés par des couleurs. Voici quelques noms communs tirés d'un ouvrage de Konkašpaev⁵, qui retiennent les notions de bigarré, noir, blanc, gris, bleu/vert, rouge, pour qualifier des sols, des ciels, des intempéries.

Alaqar : litt. "neige bigarrée", c'est-à-dire à moitié fondue, laissant voir le sol.

Alatebîn : le *tebîn*, pâturage d'hiver couvert de neige, porte chez les Kazakhs divers noms selon le degré de "fouillage". *Tebîn* vient du verbe *tebu*, "frapper des pieds", comme doivent le faire chevaux et moutons pour accéder à la végétation. L'*alatebîn* est donc un pâturage bigarré, c'est-à-dire peu utilisé, sur lequel le bétail n'a pas longtemps brouté. Un pâturage totalement utilisé s'appelle *aqtebîn* ("pâturage blanc").

Boz : type de pâturage steppique, à base de graminées, apparaissant de loin gris clair.

Qan sonar : litt. "neige sanglante". Neige fraîchement tombée. Les amateurs de chasse l'appellent ainsi car les conditions sont favorables : le gibier se

déplace difficilement et il est facilement repérable sur fond blanc.

- Qaraot* : litt. “aliment/pâturage noir”. Endroit à couverture végétale basée sur des plantes diverses du type absinthe ou plantes buissonneuses de sols salés. De loin, ces pâturages paraissent plus foncés que le *boz*. Le *qaraot* convient bien aux moutons.
- Qaražer* : litt. “terre noire”. Terre non couverte de neige.
- Kerala/Qurala* : litt. “marron, bigarré, rayé”. Sol brun à végétation de graminées alternant avec des plaques de sol salé.
- Kögal* : du mot *kök*, “vert”. Dépression herbeuse, prairie.
- Kök* : litt. “vert”. Pâturage vert au début du printemps. Dépression avec végétation verte.
- Kökmuz* : litt. “glace bleue”. Glace non couverte de neige. Glacier à nu.
- Kökoraj* : du mot *kök*, “vert”. Lieu herbeux, où l’eau est abondante.
- Qonyr* : litt. “foncé, marron”. Collines sablonneuses couvertes de végétation, constituant de bons pâturages d’hiver.
- Qyzylsu* : litt. “eau rouge”. Eau sortant au-dessus de la glace avant la débâcle.
- Aqžauyn* : litt. “pluie blanche”. Pluie d’été peu abondante mais durable. Le ciel est alors couvert de nuages gris-blanchâtres.
- Alabult* : litt. “nuages bigarrés”. Ce sont des nuages dispersés, à travers lesquels le ciel reste visible.
- Alajtülej* : tempête de neige altérant la visibilité.
- Qonyr žel* : litt. “vent foncé”. Vent frais, agréable, léger, soufflant l’été.
- Qyzylžel* : litt. “vent rouge”. Vent chaud ou relativement chaud, soufflant l’été, qui peut causer des dégâts tant au bétail qu’à l’agriculture, si l’on n’y veille pas.

L’élément *sar / sary*, en toponymie, confère le sens de “large”, “vaste”, “étendu⁶”. *Sary dala*, “steppe s’étendant à perte de vue⁷”. *Sary žol*, “grand chemin pour les bestiaux”, par opposition à *qara*

žol, “chemin voiturier⁸”.

Pour les Kazakhs comme pour les Kirghizes, l’arc-en-ciel (kirghize : *kempirdyň kösagy*, litt. “le lien de la vieille” ; kazakh : *kempir-kösak* ou *enekem-kösagy*, litt. “la rangée de brebis de la vieille”) était perçu comme un lien qui unirait les brebis multicolores d’une vieille femme à une corde tendue autour de la terre ; on prétendait que la vieille femme trayait ses brebis après la pluie⁹.

Se définir par une couleur : le blanc et le noir

Ces remarques d’ordre terminologique mettent en évidence une communauté culturelle avec les autres peuples turcophones d’Asie centrale. L’onomastique pour sa part, qui s’est attachée à l’étude des très nombreux ethnonymes et anthroponymes de la région formés sur des termes de couleur, nous livre des systèmes de valeur et des courants de pensée dont se réclame encore aujourd’hui la culture kazakhe.

Mais l’interprétation des ethnonymes étant une question complexe, établissons d’abord quelques bases d’observation pour deux couleurs majeures, si on veut bien les considérer comme telles : le blanc et le noir.

Ce sont deux couleurs particulièrement valorisées d’un point de vue esthétique, pour les femmes comme pour les hommes. La littérature célèbre le teint clair des jeunes filles et des femmes, souvent comparé à la blancheur de la neige, et la noirceur de leur chevelure. Les hommes aussi s’enorgueillissent de leurs cheveux noirs, au point que de nombreux ethnonymes formés sur le terme *qara* se justifieraient par la chevelure noire, considérée comme élément de puissance, des populations peuplant la région¹⁰.

Sur le plan social, le couple noir et blanc apparaît nettement antagoniste. À l’instar des Ouzbeks et de certains peuples mongols, les Kazakhs ont conçu cette distinction entre les deux couches sociales des gouvernants et des gouvernés, des nobles et du simple peuple. Elle est matérialisée par l’“os” (*süjek*), noir ou blanc, ou ligne de descendance patrilinéaire d’un groupe donné¹¹.

L’“os blanc” kazakh était constitué au départ par les héritiers des plus proches descendants de Gengis-Khan. Tous les Gengiskhanides devenaient *sultan* et *töre* et avaient le droit de diriger des

lignées, des tribus, parfois des unions de tribus; ils pouvaient même prétendre à devenir khan. Les *qoja*, qui s'estimaient descendants du prophète Muḥammad et exerçaient un pouvoir spirituel sur les *sultan* et les *töre*, constituaient une catégorie sociale à part. Non seulement les représentants de la noblesse héréditaire, mais aussi de simples membres de la communauté pouvaient disposer de fortunes considérables, qui s'appréciaient d'après le troupeau, les chariots, les yourtes etc. La richesse était toutefois insuffisante pour faire d'un propriétaire un membre privilégié de la société kazakhe, la naissance restant prioritaire - du moins jusqu'au XIX^e siècle où la richesse allait prendre le pas sur la naissance¹².

Ainsi l'"os noir" définit-il en principe le peuple ordinaire par opposition aux nobles, mais le système demeurait toutefois ouvert, pour les individus comme pour un groupe entier. Une lignée junior, précise L. Krader, pouvait être anoblée de plein droit, indépendamment de l'ordre de naissance, par les actes méritoires de l'un de ses membres ou du groupe tout entier¹³.

On notera incidemment le titre d'*aqsaqal* (litt. "Barbe Blanche") qui, chez les Kazakhs et les Ouzbeks en particulier, désigne le chef du village, du quartier (*mahalla*) ou de la communauté. Conditionné par un rang élevé de naissance et une position d'aîné, associé le plus souvent à la richesse, il ne requerrait toutefois pas nécessairement un statut de vieillard vénérable, d'"ancien", comme pourrait le laisser penser l'étymologie du mot¹⁴.

Au contraire, la couleur noire a acquis sur le plan social une connotation triviale. Le simple peuple est désigné dans les inscriptions de l'Orkhon par *qara budun* ("peuple noir"). L'inscription de Sine-Usu (l. 10), souligne pour sa part X. de Planhol, oppose de façon saisissante "les begs blancs et le peuple noir"¹⁵, le terme de "peuple noir" étant encore utilisé jusqu'à une époque récente, pour désigner le "simple peuple"¹⁶. *Qara kisi* en kazakh¹⁷ signifie "un homme ordinaire, un homme du peuple". *Qara öleñ* est "la chanson ordinaire", autrement dit la chanson populaire¹⁸. *Qara mal* désigne le bétail : chameaux, bovins, ovins, à l'exception des chevaux, désignés par *aq mal*, distinction liée à la lenteur des uns (*qara mal*) et à la noblesse des autres (*aq mal*). *Qara žarys* (litt. "course noire") est une course de courte distance servant de test à

la veille des grandes courses, et à l'issue de laquelle aucun prix n'est attribué¹⁹. Sans doute faut-il voir dans cette utilisation le sens de "brouillon, non officiel". Les Kazakhs disent "noir" là où nous dirions "blanc" (examen blanc).

Le lien qui existe entre la notion de peuple et la couleur noire qui lui a été conférée, s'explique au moins partiellement par une relation objective. *Qara* est en effet la couleur usuelle attribuée aux masses. *Qara* peut aussi signifier : "bétail, foule, troupe, multitude, masse", désignant ainsi le collectif, la multitude, un ensemble non défini²⁰. Pour les nomades turco-mongols, les masses dites "noires" sont constituées en particulier par les montagnes et le bétail, auxquels on peut ajouter l'eau²¹. Pour les souverains, la masse indistincte du peuple pouvait être conçue dans le même esprit.

Outre cette relation visuelle entre couleur noire et masse, l'habitat nomade a joué un rôle sans doute déterminant dans la hiérarchisation du noir et du blanc. Les couleurs impliquées par la qualité du feutre, différente à l'origine selon le degré de richesse des occupants, évoquent immédiatement un statut social. « Les tentes des gens du commun sont de feutre gris; celles des grands et des riches, de feutre blanc », constate un observateur russe du début du XIX^e siècle à propos des campements kazakhs²².

Le blanc, indice de la qualité et de la propreté du feutre, n'est d'ailleurs pas la seule couleur prisée. L'usage des teintures élève également au-dessus du commun. « C'est seulement chez les riches et pour les solennités qu'on vient à utiliser du feutre blanc dont le bord est ourlé d'étoffe rouge », note Vambéry²³. Une yourte de couleur rouge évoque la richesse, pour les Kazakhs notamment, note de son côté W. Radloff²⁴. Le rouge va donc de pair avec le blanc et s'oppose au brun, au gris foncé ou au noir.

Le contraste entre feutres noir et blanc apparaît à X. de Planhol si fondamental que, loin de croire « l'opposition sociale des blancs et des noirs basée sur un simple contraste de deux couleurs qui auraient toujours passé, l'une pour faste, l'autre pour maléfique », il établit la relation suivante : « C'est le spectacle toujours renouvelé, frappant au premier abord les yeux dans un campement, des deux couches sociales s'exprimant dans l'aspect de leurs habitations, qui a cristallisé et systématisé la signification sociale de ces

couleurs. (...). C'est dans le monde turco-mongol seulement, où jouait le mécanisme précédemment exposé du noircissement progressif du feutre, que s'est pleinement réalisé ce contraste. C'est là seulement que l'on trouve la division bien tranchée en classes nettement opposées par les couleurs, peuple noir et begs blancs, "os noir" et "os blanc", (...). Ainsi l'opposition des tentes noires des pauvres et des tentes blanches des riches nous paraît avoir été décisive, sinon pour la genèse de ces désignations sociales, du moins pour leur cristallisation²⁵ ».

L'enveloppe extérieure de la yourte certes, mais aussi sa conception et son ornementation intérieures témoignent d'une société hiérarchisée et fortement structurée. Les couleurs, associées à la division de l'espace, constituent un langage de conventions qui permet à chacun de reconnaître la place qui lui revient, et traduit le degré d'estime dans lequel est tenu l'hôte hébergé.

Le sol de la yourte kazakhe est recouvert d'un feutre noir appelé *kiiz*, couvert à son tour de tapis tissés et cousus, appelés *alaša* (du mot *ala*, rayé). Les rayures de ces derniers rappellent les croisillons de la structure de la yourte, les rayons du soleil ou encore le corps de l'homme. Le tapis *alaša* symbolise ainsi le monde intermédiaire, le monde des vivants. Sur le feutre noir *kiiz* – symbole du monde inférieur – prenaient place, près de la porte, trois catégories de gens : ceux qui, très malades, étaient proches de la mort ; les indigents, c'est-à-dire socialement parlant près de la mort ; et ceux qui n'avaient pas d'enfants, pas de descendance. Sur les tapis *alaša* prenaient place trois autres catégories de gens : à gauche, les proches du mari, dans la partie masculine de la yourte ; les proches de la femme et tous les autres s'asseyaient dans la partie féminine. Sur le *tör*, correspondant à la partie supérieure de la yourte, vue sur un plan horizontal (c'est-à-dire au fond), prenaient place également trois catégories de personnes : ceux qui, socialement, étaient proches de Dieu, à savoir les *bek*, *khan* et *shah* ; ceux qui, par leur talent, étaient proches de Dieu, à savoir les *aqyn*, (bardes) ; ceux qui, par l'âge et la sagesse, étaient plus proches de Dieu, à savoir les plus âgés. Chacun connaissait sa place sans qu'elle lui soit désignée, et cette étiquette est encore respectée²⁶.

On pourrait ajouter à cette description le rôle dévolu au tapis de feutre blanc, autrefois réservé par exemple à l'intronisation des

khans ouzbeks de Transoxiane. Le blanc met en liaison avec le monde supérieur, la laine du feutre est symbole d'abondance et les quatre coins du feutre représentent les quatre directions du monde. On sait que la yourte des nomades d'Asie centrale est un microcosme en soi. Mais, au-delà de la transposition de la cosmogonie à l'organisation de l'habitat et des relations sociales, transparaît une recherche d'alliance avec le surnaturel, l'homme "se plaçant" en état de bénéficier de cette alliance.

Nuancier pour ethnonymes : de la couleur en "politique"

La géosymbolique des couleurs, qui a donné naissance à de nombreux ethnonymes et motivé bien des décisions politiques en est un autre témoignage. Sur le plan politico-administratif, le couple noir et blanc tient encore une place essentielle, mais côtoyant d'autres couleurs, il apparaît plus comme complémentaire qu'antagoniste. Alors que le blanc était systématiquement valorisé sur le plan social, il perd ici de sa suprématie au profit du noir et du bleu.

L'histoire de l'Asie centrale abonde, nous l'avons dit, en anthroponymes et ethnonymes formés sur des termes de couleur tels les Karakhanides, les Karakalpaks, les Sary-Turgech, les Mongols bleus. Tous témoignent, en marge de leur signification politique, d'une relation de l'homme à la couleur qui n'a pas son pareil dans la culture européenne.

Pour les ethnonymes, dans lesquels le terme de couleur apparaît généralement porteur d'une valeur symbolique, la question est complexe. Certes, chez les populations turcophones, ethnonymes et anthroponymes sont souvent étroitement liés. Tous les noms de tribus oghouzes, affirmait Rachid ad-Din (XIV^e siècle), correspondent aux noms de leur chef²⁷. Quand il comprend un terme de couleur, en déduit V. Česnov, il se peut donc qu'il renvoie à une caractéristique physique du fondateur de la lignée ou de la tribu²⁸. Mais des noms de tribus peuvent aussi avoir pour origine un nom de lieu, de rivière, de lac, déjà caractérisé par une couleur.

L'étude de généalogies kazakhes entre les XV^e et XIX^e siècles²⁹ fait apparaître des récurrences d'anthroponymes au sein d'une même famille. Ainsi peut-on retrouver *Sary*, simple ou composé, sur plu-

sieurs générations. Des assonances rythment les noms d'une fratrie (Aqbura, frère de Kökbura; Bajsary, frère de Žansary; Šotqara, frère de Qarabura; Qarakesek, frère de Qaramašak et de Törtqara; Kenžeqara, frère de Malqara) ou entre générations (Altybaj, fils de Altyqsy; Qyzylqanly, fils de Qaraqanly). Les couleurs entrant dans la composition des anthroponymes kazakhs sont principalement le blanc, le noir, le bleu, le jaune, le rouge, le gris et l'or. On trouve aussi l'argent (*kümis*), le marron (*qonyr*), le rouquin (*žiren*), le pie (*ala*), le truité (*šubar*, le vert étant absent. Ces termes de couleurs sont fréquemment associés à des noms d'animaux (chameau, cerf, agneau, cygne, poulain, génisse, chiot, poisson...), de végétaux ou d'éléments naturels (roseau, arbuste, racine, fleur, montagne, lune, pierre, fer...), et il s'agit le plus souvent d'une couleur objective se rapportant soit à l'individu lui-même, soit à l'animal ou à l'élément ainsi qualifié. Parfois, le choix du nom était dicté par les circonstances de la naissance. C'est ainsi qu'on interprète Qaraspān ("Ciel noir"), nom de l'ancêtre éponyme d'une branche des Kiptchaks de la Moyenne Horde kazakhe; ce nom d'ancêtre a d'ailleurs engendré celui des Monts Qaraspān, où nomadisa quelque temps ce groupe ethnique³⁰.

La tradition est encore vive, comme le suggèrent ces prénoms contemporains : pour les garçons, Aqbala (Garçon blanc), Aqtaj (Poulain blanc), Altyn (Doré), Altynbaj (Baj doré), Altynbek (Bek doré), Kūmisbaj (Baj argenté), Kūmisbek (Bek argenté). Pour les filles, Aqbala (Fille blanche), Aqbota (Chamelle blanche), Aqkūmis (Blanc argent), Aqmaral (Renne blanc), Altyn (Dorée), Altyngül (Fleur dorée), Qaraköz (Yeux noirs), Qarašaš (Cheveux noirs), Kūmis (Argent), Kūmisaj (Lune argentée), Kūmisgül (Fleur argentée)...

Couleur et mode d'orientation

En réalité, le lien entre un terme de couleur et une caractéristique physique, humaine ou géographique est loin d'être le plus fréquent : certaines études ont montré qu'il fallait plutôt accorder de l'importance aux mode d'orientation et à la répartition des peuples concernés³¹. En effet, aux couleurs utilisées en onomastique, lesquelles se réduisent à cinq couleurs de base, correspondent des directions de l'espace.

1. Noir (<i>qara</i>)	=	Nord
2. Blanc (<i>aq</i>)	=	Ouest
3. Bleu (<i>kök</i>) ou gris (<i>ala, boz</i>)	=	Est
4. Rouge (<i>qyzyl</i>) ou or (<i>altyn</i>)	=	Sud
5. Jaune (<i>sary, saryğ</i>)	=	Milieu

Ce schéma, probablement calqué sur le système chinois, a été en vigueur dans la quasi-totalité du monde turco-mongol. « Par le mot *qara*, les Turcs désignaient le nord, dont le ciel sombre avec l'éclat de l'Étoile Polaire leur servait de base d'orientation dans l'espace et désignait tout ce qui était majeur, grand », affirme A.N. Kononov³². Dès lors, une hiérarchie va s'esquisser, donnant la primauté au côté oriental sur l'occidental, au bleu sur le blanc. La géosymbolique des couleurs voit naître des applications d'ordre social et politique, assignant un "orient", un territoire, une place, un titre, selon le rang de naissance d'un individu, voire du clan, de l'ethnie.

Le bleu aussi est une couleur majeure en onomastique. Outre son rapport au céleste, il peut signifier "grand", comme l'atteste l'appellation des *Kök Türk* (Turcs Bleus). Ce mot selon Pritsak doit être considéré non pas comme une couleur, mais comme un symbole du point cardinal de référence et de la grandeur qui s'y rattache. La rareté du rouge en onomastique montre qu'il n'y a pas superposition avec la couleur des orientes (noir, blanc, bleu, rouge; jaune pour le centre), ce qui nous semble une raison suffisante pour ne pas interpréter systématiquement les ethnonymes en fonction de la géosymbolique.

L'étude de sources diverses, y compris celles qui traitent de l'ensemble des ethnonymes turcs³³, permet de dégager une nette prépondérance des noms kazakhs formés sur des termes de couleur, s'opposant à une plus faible proportion de noms ouzbeks.

Encore du noir...

C'est sans doute le terme de *qara* (*kara*) qui a donné lieu au plus grand nombre d'interprétations divergentes. L'application de telle ou telle interprétation à un ethnonyme donné peut bien être erronée, les points de vue qui suivent n'en révèlent pas moins des systèmes de valeur effectifs dans la zone concernée. Selon

A. N. Kononov, le terme de *qara* associé aux ethnonymes renvoie le plus souvent à la position septentrionale prise à l'origine par un groupe dissident par rapport à la branche principale portant la même appellation. Ainsi explique-t-il les termes de *Qara Kitaj* et de *Qara-kirghize*³⁴.

Tout en gardant présent à l'esprit le rapport de *qara* avec le nord, O. Pritsak³⁵ montre que cette épithète peut revêtir diverses connotations dérivées du principe d'orientation. L'une d'elles est l'idée de grandeur, de suprématie, associée à la direction du Nord. Ainsi, le titre de Kara Khan que se donnaient les souverains (X^e-XIII^e s.) de la dynastie plus tard appelée "Karakhanides" par les orientalistes, signifie "souverain noir", c'est-à-dire "souverain du Nord". Les Kara Khans, dit O. Pritsak, se sentaient les héritiers de la dynastie Ashin, les successeurs et possesseurs de l'*ordu* noire, du Nord, c'est-à-dire principale³⁶.

Toutefois, un autre sens de *qara* en onomastique peut être dérivé de celui qu'il revêt dans la division sociale de plusieurs peuples turcs et mongols, comme on l'a vu avec le principe de l'os noir dans l'expression de "peuple noir". Ainsi, des interprétations inverses, dans le sens de "peuple inférieur", assujetti ou du moins cadet, ont été avancées par divers auteurs parmi lesquels N. A. Aristov et Č. Valihanov, pour Karakalpaks, Qarakesek, Qarakirej, Qara-Kirghizes. Il n'est pas exclu enfin que *qara* se rapporte purement et simplement à un trait physique. La peau sombre ou noire justifierait, selon la légende, les appellations de Qarakesek³⁷, du premier Kara Khan des Karakhanides. Le terme de *qara* se rapporterait en particulier aux cheveux noirs dont s'enorgueillissaient les populations turcophones de la région.

Les couleurs en binôme

Les sources abondent par ailleurs en noms de tribus fonctionnant par paires : les "bleues" et les "blanches", les "noires" et les "jaunes". Les couleurs bleue et blanche (par ex. *Kök Orda* - *Aq Orda*, "Horde Bleue, Horde Blanche"; *Kök Bōrī* - *Aq Bōrī*, clans d'origine kiptchak, etc.) représentent les deux ailes : "bleue" pour l'orientale, "blanche" pour l'occidentale. Concernant les tribus "noires" et "blanches" (ou "noires" et "jaunes") : l'aile droite (à l'origine orientale) était directement sous l'autorité du Grand-

Kagan, comme c'était le cas par exemple chez les Karakhanides ; ainsi l'aile droite pouvait-elle prendre la couleur du Grand-Kagan, le noir ; l'aile gauche (à l'origine occidentale) avait la couleur de sa région, le blanc. La couleur de l'aile pouvait en outre déterminer la couleur des vêtements des tribus, laquelle transparaît dans l'onomastique de ces tribus. Ainsi, selon O. Pritsak, doit-on interpréter l'ethnonyme Karakalpak³⁸.

La couleur jaune apparaît dans les binômes de couleurs, par équivalence linguistique avec la couleur blanche, du fait de la communauté de racine entre les deux couleurs dans plusieurs langues altaïques³⁹.

En dehors de sa justification par une division en ailes droite et gauche, une alternative de couleurs pouvait permettre de distinguer les ethnies "pures" des ethnies "mélangées". C'est ainsi qu'O. Pritsak interprète l'appellation de Kara-Kirghizes, appellation endogène selon lui, par laquelle se désignèrent jusqu'à la Révolution russe les Kirghizes pour se distinguer des Kazak-Kirghizes ou Kazakhs actuels. Cette optique, comme la précédente, met en évidence une valeur positive de *qara*, supérieure à celle de *aq* qui désigne une aile ou un peuple subordonné.

Il est intéressant de comparer la valeur sémantique de *qara*, appliqué à un peuple dont on veut souligner la pureté, avec la même épithète qualifiant l'eau : *qara su* en kirghize, explique en effet K. K. Yudahin, signifie "eau noire, c'est-à-dire non mélangée, pure, eau de source"⁴⁰. L'eau noire en mongol (*xar us*) est une eau pure, dans le sens où elle ne contient aucun ingrédient⁴¹.

L'interprétation de N. A. Aristov, selon laquelle en onomastique, l'alternative *aq*, *qara*, permet de distinguer un courant séparatiste du courant principal, rappelle la distinction faite en termes d'hydrographie entre le *qara su* / *qara dariâ*, canal dérivé d'une rivière, et l'*aq su* / *aq dariâ*, le lit principal de la rivière. Elle procède d'une conception analogue, à notre avis, à celle de l'"os", réservant la couleur blanche aux aînés, la couleur noire aux cadets.

La couleur des esprits : trajectoire de vie

Une autre valeur du couple noir et blanc, initialement complémentaire puis antagoniste, résulte de la bipartition du monde invisible dans l'imaginaire des populations turcophones d'Asie cen-

traie. La division en esprits blancs et noirs correspondait à l'origine à la partition du monde en sphères céleste et souterraine. Au monde supérieur, la lumière et le blanc; au monde inférieur, l'obscurité et le noir, parfois le rouge. L'association des couleurs avec les esprits présente ainsi une valeur géographique qui rappelle l'attribution de couleurs aux directions de l'espace. Mais peu à peu, sous l'influence notamment du zoroastrisme et de l'islam⁴², les couleurs se sont valorisées, positivement pour le blanc, négativement pour le noir. C'est ainsi que les Kazakhs de la région de Mangyşlak distinguaient à la fin du XIX^e siècle, d'une part les chamans "au chaïtan blanc" (*aq şajtandy baqşy*) qui, invoquant leurs esprits-auxiliaires, guérissaient les maladies et en particulier la stérilité, au cours de véritables séances chamaniques; d'autre part les chamans "noirs" (*qara baqşy*) qui, diagnostiquant la maladie d'après le pouls et les rêves, guérissaient à l'aide du fouet⁴³. Comme les Kirghizes et les Ouzbeks, les Kazakhs distinguent deux sortes d'*albasty*⁴⁴: la "jaune" et la "noire", correspondant visiblement à leur appartenance aux mondes supérieur et inférieur. La *qara-albasty* (ou simplement la *qara*) serait beaucoup plus méchante que sa consœur et son action généralement irrémédiable⁴⁵. Le *hubbeh*, qui fréquente lacs et rivières, se présente sous l'aspect d'un homme de couleur noire, avec une longue barbe noire, les sourcils froncés. Pour les uns, l'esprit entraîne les humains au fond de l'eau; pour les autres, le *hubbeh* est au contraire le protecteur de ceux qui sont en danger de se noyer⁴⁶. La couleur noire de cet esprit paraît donc liée avant tout au monde souterrain, souvent rattaché aux milieux aquatiques dans les représentations chamaniques.

Les rituels religieux mettent en évidence le rôle fondamental de la couleur, vecteur de communication entre l'homme et le monde de l'invisible. Les Kazakhs sacrifiaient aux *aruaq* (esprits des ancêtres) une jument blanche, le cheval appartenant par essence au monde supérieur. Ainsi procéda-t-on en 1762 lors de l'intronisation d'Abul-Khaïr et de son élévation sur un feutre blanc. De même pour le repas funéraire des nobles, les Kazakhs sacrifiaient un cheval blanc⁴⁷.

La célébration du mariage et la période le précédant étaient traditionnellement ponctuées de nombreux rituels, au centre des-

quels se trouvait la couleur blanche : pour célébrer la prise de décision du mariage, les Kazakhs sacrifiaient un cheval blanc. Lors de la première visite de la jeune fille à la maison de son fiancé, ses futurs beaux-parents lui enduisaient le visage de farine ou de craie blanche. Le fiancé, lors de la première visite à sa future belle-mère, buvait “du blanc”, c’est-à-dire du *kymyz* ou de l’*ajran* (lait aigre). Lorsque la fiancée avait franchi le seuil de la maison de sa belle-mère, on lui passait du lait sur le visage et, lors du trajet jusqu’à la maison des beaux-parents, on lui couvrait le visage d’un tissu blanc avant de pratiquer le rituel du *betaşar* (lever du voile). Le fiancé offrait au père de la fiancée un cheval blanc⁴⁸.

Pour augmenter les contractions de l’accouchement, on mettait dans la bouche de la parturiente une petite corde noire et blanche ou multicolore (*ala*) faite de crins de cheval et symbolisant la vie terrestre. D’autres coutumes mettent également en œuvre une corde bigarrée. On célèbre les premiers pas d’un enfant par la fête du *tusau keser*, ou “Rupture des liens” ; on noue autour des jambes de l’enfant une corde noire et blanche, tressée serrée, et une personne désignée d’avance, réputée pour présenter certaines qualités, coupe solennellement les liens ; ce rituel est destiné à faciliter la marche de l’enfant et, au sens figuré, à dénouer les entraves qui se présenteront sur sa route. Les couleurs blanche et noire de la corde symbolisent les vicissitudes du monde, l’alternance de la lumière et de l’ombre, du jour et de la nuit.

Dans les rituels funéraires, lorsque le défunt était de condition moyenne, on attachait plusieurs chevaux à l’aide d’une corde bigarrée, symbole à la fois de la condition sociale du défunt et du monde intermédiaire; celui qui accomplissait le rituel appliquait une extrémité de la corde bigarrée au corps du défunt et, tenant l’autre dans sa main, la nouait en disant : *Ala zip, ala zip, bil kisiniñ bar žazyğyn ala bit* (« Corde bigarrée, corde bigarrée, tous les péchés de cet homme, prends-les sur toi à tout jamais »). Ainsi s’opérait la rémission des péchés sur la terre, monde intermédiaire, monde des couleurs bigarrées. Le mot *ala* lui-même est utilisé de manière poétique dans les chansons, en relation avec les couleurs de ce monde, absentes de l’Autre-monde et dont il faut profiter pleinement⁴⁹.

C’est le rouge qui apparaissait le plus souvent comme couleur de deuil chez les Kazakhs, mais aussi le blanc et le noir. D’après le

témoignage de A. Divaev, la veuve d'un jeune défunt ne portait pas de robe noire, mais nouait sur sa tête un foulard rouge; elle portait le deuil pendant un an⁵⁰. « Revêts-toi de rouge, couvre ta tête de noir » : c'est ainsi que dans l'épopée kazakhe *Er Kosaj*, le jeune garçon de quatorze ans annonce la mort de son père à sa mère⁵¹. On retrouve ici l'équivalence déjà notée pour le monde souterrain, entre noir et rouge. Dans le film *La belle en deuil* du jeune cinéaste kazakh Irmek Šimerbaev, la jeune épouse dont le mari a été assassiné par des voleurs de chevaux revêt des habits de deuil noirs qu'elle ne va plus quitter. Chez les Kazakhs de la Petite Horde, les proches d'un homme qui avait été tué revêtaient une blouse noire, et sa veuve un foulard jaune⁵².

Une coutume funéraire veut qu'un drapeau de deuil fixé sur une longue hampe soit planté à côté de la yourte du défunt. Appelé *qara* en kazakh, il n'est cependant pas lié à la couleur noire, mais signifie étymologiquement "témoignage". On témoigne ainsi que la mémoire du défunt sera célébrée et honorée un an durant, jusqu'au repas funéraire. Sa couleur dépend de l'âge du défunt. Dans l'œuvre de M. Auèzov, pour un jeune, on plante un drapeau rouge; mais il est blanc pour les vieillards, rouge et blanc pour les hommes d'âge moyen. Ces mêmes couleurs apparaissent dans un ordre différent selon les communautés kazakhes : « Au faîte de la lance on attache un grand foulard, de couleur rouge si le défunt était jeune, de couleur noire s'il était d'âge moyen, et de couleur blanche s'il était âgé » indique I. Altynsarin⁵³. Chez les anciens Turcs, un drapeau de deuil était fixé au-dessus de la porte de la tente et on l'y laissait deux ans durant. Il était également noir, blanc et rouge⁵⁴. Une coutume kazakhe voulait qu'un an après un décès, dans le cadre de divers rituels funéraires commémorant l'événement, on hisse sur la yourte un drapeau noir, si le défunt avait atteint au moins l'âge de trente-cinq ans⁵⁵.

Dans les rituels funéraires, le blanc est également très présent. Dans la nuit qui précède un enterrement kazakh, on prépare le *kebis* ou vêtement du défunt à partir d'un tissu blanc de vingt-et-un mètres de long, chiffre lié au symbole de la lune et de la mort. Une fois le défunt préparé, on l'enveloppe dans un tapis et on le porte sur un feutre blanc que l'on soulève et repose trois fois en

symbole de la séparation d'avec les trois mondes de son foyer. Puis on sort le défunt de la yourte et on le tient, sans le déposer, au-dessus d'un feutre blanc couvert d'un tapis en sa partie orientée au sud-ouest. L'assistance se regroupe autour du défunt pour la distribution de morceaux de tissu blanc. Ensuite, on charge sur un chameau le défunt enveloppé dans le feutre blanc. Dans la tombe, le visage sera orienté au sud-ouest⁵⁶.

Noir et blanc ne sont donc pas exclusifs dans les rituels funéraires kazakhs, mais leur sémantique n'est pas la même. Ainsi, lorsqu'un vieil homme mourait, on hissait un drapeau blanc dans la yourte; mais, lors de la commémoration du premier anniversaire de sa mort, on hissait sur la yourte un drapeau noir. La couleur blanche, explique Z. K. Karakuzova relativement au deuil, est celle de l'immobilité, du principe primordial. La couleur noire, elle, symbolise l'affliction⁵⁷. Il semble donc que le blanc relie l'homme au monde invisible, le noir étant un message adressé au monde de ses semblables. Mais lorsque les deux couleurs sont associées dans un rituel funéraire, la symbolique les rattache toutes deux au monde invisible. Si un enfant mourait à la naissance, au *šanyraq* - cercle du trou de fumée de la yourte et symbole du monde des ancêtres - on suspendait le placenta enveloppé dans un feutre avec de petits cailloux blancs et noirs. Ces derniers symbolisaient le retour aux mondes supérieur et inférieur⁵⁸.

L'association de la couleur blanche au monde supérieur trouve un écho dans les légendes et généalogies fondatrices kazakhs, qui mettent en scène un ancêtre premier, souvent zoomorphe et de couleur blanche. Ainsi Korkut, ancêtre premier des Kazakhs, montait un chameau ailé blanc ou un oiseau blanc selon les versions, quand il atterrit sur une rive du Syr-Daria. Une étymologie populaire indigène, bien loin de celle qui voit dans la racine *qaz* le sens de "errant, vagabond", décompose le mot Kazakh en *qaz* "l'oie" et *aq* "blanc"; selon la légende, une oie blanche se serait transformée en une jeune fille qui aurait donné naissance aux Kazakhs.

Dans le même esprit d'inspiration céleste, tout comme l'étendard des *Kök Türk* était bleu⁵⁹, le drapeau d'Abylaj (khan de la Grande Horde puis khan des trois *žüz* kazakhes en 1771) fut blanc⁶⁰.

Le drapeau du Kazakhstan indépendant a vu le jour en 1996. Il se présente sous la forme d'une bande bleue au centre de laquelle figurent un soleil d'or et un aigle en vol, et bordée le long de la hampe par une bande de motif national. La couleur bleue renvoie au ciel bleu, (*kök täñyr*) divinisé par les anciens Turcs, au taureau bleu sur les cornes duquel la terre était censée reposer, aux "Turcs Bleus" (*Kök Türk*) des inscriptions de l'Orkhon. Ainsi la couleur bleue s'interprète-t-elle comme céleste, sacrée, pure, supérieure. Le soleil est le symbole du mouvement, du processus de maturation, de la croissance et du dépérissement, du lever et du coucher, de la vie et de la mort, de l'est et de l'ouest. La couleur jaune, couleur du noble métal, couleur aussi de la lune et du soleil, symbolise avant tout la lumière dissipant les ténèbres du chaos. L'aigle des steppes, symbole de l'indépendance, étend ses ailes au-dessus de cet immense espace situé au cœur de l'Eurasie⁶¹.

Ainsi, dans la vie quotidienne comme dans les grandes occasions, le choix des couleurs reste traditionnellement sous-tendu par un sens profond du sacré. La légende qui voudrait que l'ancêtre Alaš, fondateur des trois Hordes kazakhes, soit né fils de khan, le corps couvert de taches blanches, peut s'interpréter sur trois plans : la couleur pie (*ala*) évoque le conglomérat clanique dans lequel se reconnaît le peuple kazakh unifié. Elle renvoie également à la qualité que possédait le futur souverain de combiner en lui les trois fonctions sociales de prêtre, guerrier et producteur de biens matériels ; de cette ternarité propre en principe à la société indo-européenne, les Kazakhs auraient conservé la mémoire sans toutefois qu'elle trouve dans leur société d'application concrète. Enfin, le nom d'Alaš symbolise le cosmos à trois niveaux⁶².

Cette liaison permanente avec le sacré est sans doute dictée par la continuité de l'espace. Vaste étendue steppique ou zone de relief, la terre kazakhe rejoint le ciel. Entre les villes, la steppe est certes ponctuée par l'habitat et les troupeaux, mais elle échappe aux cloisonnements urbains qui masquent l'horizon.

Sophie Renaud
CRAC (INALCO), Paris

NOTES

1. Laude-Cirtautas, I. *Der Gebrauch der Farbbezeichnungen in den Türkdialekten*, Ed. Otto Harrassowitz (Ural-Altaische Bibliothek, 10), Wiesbaden 1961, p. 79-82.
2. Rivers, W.H.R., "Primitive Colour Vision", *Popular Science Monthly*, LIX(1), p. 44-58.
3. Corbin, H., *L'homme de lumière dans le soufisme iranien*, Éd. Présence, 1971.
4. Un sens analogue est conféré par le mot mongol *ulaan* (rouge) : être d'un "nu rouge" (*ulaan nüngen*) est être soit complètement déshabillé soit complètement démuné. Une terre peut être dite rouge (*ulaan gazar*) si elle est intégralement terre, donc désertique, (Hamayon, R., "Des fards, des mœurs et des couleurs. Étude d'ethno-linguistique mongole", *Voir et nommer les couleurs*, Tornay, S. Nanterre, 1978, p. 224, 244, note 26).
5. Konkašpaev, G.K., *Kazahskie narodnye geografičeskie terminy*, Izvestiâ Akademii Nauk Kazahskoj SSR, n° 9, vyp. 3, Almaty, 1951.
6. Kojčubaev, E., *Kratkij tolkovyj slovar' toponimov Kazahstana*, Alma-Ata, 1974.
7. Budagov, L., *Sravnitel'nyj slovar' turecko-tatarskih narečij*, T. I, Saint-Petersbourg, 1869, p. 686.
8. Kononov, A.N., "Semantika cvetooboznačenij v türkskih âzykah", *Türkologičeskij sbornik*, M., 1975, p. 176.
9. Valihanov, Č.Č., *Izbrannye proizvedeniâ*, Ak. Nauk Kazahskoj SSR, Alma-Ata, 1952, p. 159; Konkašpaev, *op. cit.*, 1951, p. 21.
10. C'est du moins le point de vue que soutient D. Ajtmuratov dans son étude sur les ethnonymes turcs, *Türkские этнонимы*, izd. Karakalpakstan, Nukus, 1986.
11. Cette distinction par l'"os", noir ou blanc, est propre, dans le monde turc, aux Kazakhs et aux Ouzbeks. Les Turcs de l'Altaï en revanche, les Kirghizes et les Turkmènes, n'ont pas ces divisions spécifiques. Bien que les Kirghizes possèdent encore à l'heure actuelle la notion de l'os, ils ne connaissent pas la division entre blanc et noir.
12. Segizbaev, O.A., *Kazahskaâ filosofiâ, XV-načalo XX veka*, Almaty, 1996, p. 112-114.
13. Krader, L., "Social organization of the Mongol-turkic pastoral nomads", *Uralic and Altaic Series*, 20, The Hague, Mouton, 1963, p. 323.
14. Krader, *op. cit.*, p. 242, 284.
15. Planhol, X. (de), "Noirs et blancs : sur un contraste social en Asie centrale", *Journal Asiatique*, T. CCLV, Paris, 1967, p. 108.
16. Valihanov, Č., *Sobranie Sočinenij*, T.4, Alma-Ata, 1985, p. 81, 82.
17. Radloff, W., *Die Sprachen der Türkischen Stämme Südsibiriens und der Dsungarischen Steppe, I. Abteilung : Proben der Volksliteratur der türkischen Stämme Südsibiriens*, Teile I, III, Saint-Petersbourg, 1866-1904, p. 124.

18. Laude-Cirtautas, *op. cit.*, p. 31.
19. Babadžanov H.S., "Lošadi i ih ispytanje vo vnutrennoj kirgizskoj orde", *Žurnal Konnozavodstva*, 1871, XXX (5-7) : 70.
20. Kononov, *op. cit.*, p. 169.
21. Dans la philosophie chinoise des "cinq elements", connue des Turco-Mongols, l'eau est associée à la couleur noire.
22. Levchine, A. de, *Descriptions des hordes et des steppes des Kirghiz-Kazaks*, Paris, 1840.
23. Vambéry A., *Das Türkenvolk in seinen ethnologischen und ethnographischen Beziehungen*, Leipzig, 1885, p. 204.
24. Radloff, W., *Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialekte*, 4 tomes, Saint-Petersbourg., 1893-1911, III, p. 1159.
25. Planhol, *op. cit.*, p. 111-113.
26. Karakuzova, Z.K., Hazanov, M.Š., *Kosmos Kazahskoj kul'tury*, Almaty, 1993, p. 20-24.
27. Rašid ad-Din, *Sbornik letopisej*, T. I, kn.1, M.-L., 1952, p. 87-90.
28. Česnov, A.V., "Ètnonim zo/su/sak u tibeto-birmanskih i drugih narodov", *Onomastika Vostoka*, Moscou, 1980, p. 211-216.
29. Tynyšpaev, M., *Materialy k istorii kirgiz-kazahskogo naroda*, Tachkent, 1925, p. 64-75.
30. Tynyšpaev, *op. cit.*, p. 70, note 2.
31. N.A. Baskakov, "K voprosu o proishozhdenii ètnonima kyrgyz", *Sovetskaja Ètnografiâ*, 1964, n° 2, p. 62-63.
32. Kononov, *op. cit.*, p. 165.
33. Aristov, N.A., "Zametki ob ètničeskom sostave türkskih plemen i narodnostej i svedeniâ ob ih čislennosti", *Živaâ starina*, Saint-Petersbourg., 1896, T. III-IV, p. 277-456.
34. Kononov, *op. cit.*, p. 168-169.
35. Pritsak, O., "Qara. Studie zur türkischen Rechtssymbolik", *Symbolae in Honorem Z.V. Togan*, Istanbul, 1950-5, p. 239-263.
36. Pritsak, *op. cit.*, p. 239-263.
37. Tynyšpaev, *op. cit.*, p. 58-69, note 3.
38. Pritsak, O., "Orientierung und Farbsymbolik. Zu den Farbenbezeichnungen in den altaischen Völkernamen", *Saeculum*, V, 1954, p. 376-383.
39. Pritsak, *ibid*
40. Yudahin, K.K., *Kirgiz sözlügü*. Türkische Übersetzung aus dem Russischen von A. Taymas; TDK C. III. 5 et 6, Ankara 1945 et Istanbul 1948, p. 420.
41. Hamayon, *op. cit.*, p. 219, 231.
42. Basilov, V.N., *Šamanstvo u narodov Srednej Azii i Kazahstana*, Nauka, Moscou, 1992 : 276-278.
43. Basilov, *op. cit.*, p. 53, 79.
44. Esprit de sexe féminin, supérieur aux *djins*, vivant dans les ruines ou les lieux

solitaires, ayant un fort pouvoir, surtout sur les femmes en couches. Elles occupent une place élevée dans le pandémonium centrasiatique.

45. Castagné, J., "Étude sur la Démonologie des Kazak-Kirghizes, Ethnographie Religieuse", *Bulletin de la Société d'Ethnographie de Paris*, 1931, p. 10-14.
46. Castagné, *op. cit.*, p. 20.
47. Karakuzova, *op. cit.*, p. 30, 39.
48. Karakuzova, *op. cit.*, p. 39.
49. Karakuzova, *op. cit.*, p. 42-43.
50. Divaev, A., "Drevnetûrskie pohoronnye obyčai", *Izvestiâ obšestva arheologii, istorii i ètnografii pri Kazanskom universitete*, 1897, T. XIV. Vyp. 2, p. 187.
51. Žanpeisov, E.N., *Ètnokul'turnaâ leksika kazahov*, Alma-Ata, 1989, p. 59.
52. Žanpeisov, *op. cit.* : 60; Karakuzova, 1993, p. 42.
53. Altynsarin, I., *Sobranie sočinenij*, 3 tomes, Alma-Ata, 1976, T.2, p. 30
54. Žanpeisov, *op. cit.*, p. 54-59.
55. Karakuzova, 1993, p. 40.
56. Karakuzova, *op. cit.*, p. 74.
57. Karakuzova, *op. cit.*, p. 52.
58. Karakuzova, *op. cit.*, p. 61.
59. Kairbekov, B.G., Kairgali Š.N., Nazarbaev A.N., *Gosudarstvennye simvoly Respubliki Kazahstan*, Almaty, Centr obučeničâ i social'nyh tehnologij, 1997.
60. Kairbekov, *op. cit.*, p. 11.
61. Ibid.
62. Galiev, *Tradicionnoe mirovozzrenie Kazahov*, Almaty, 1997.